



Résumé : *Maïssa Bey, écrivaine contemporaine de la littérature algérienne de langue française, se manifeste pendant les années 1990 en Algérie par ses récits. La question de l'identité chez Maïssa Bey est abordée dans ce travail à travers son récit autobiographique L'une et l'autre.*

Mots-clés : *Maïssa Bey, littérature algérienne, l'écriture de l'urgence, identité, l'autre, différences, différence, colonisation, post-colonisation*

Özet : *Cezayir Frankofon Edebiyatının önde gelen çağdaş kadın yazarı Maïssa Bey Cezayir ve Fransa'da 1990'lı yıllarda adından söz ettirmeye başlar. Bu çalışmada, Maïssa Bey'in "L'une et l'autre" adlı son yapıtı ele alınarak kimlik sorunsalı irdelenir.*

Anahtar sözcükler: *Maïssa Bey, Cezayir Frankofon edebiyatı, kimlik, öteki, sömürgecilik, sömürgecilik sonrası, ayırım, farklılıklar, ivedi yazın.*

Abstract : *Maïssa Bey, a contemporary author of French Algerian literature, first appeared in Algerian literature in the 1990s. In this paper, the question of identity is analyzed in her autobiography "L'une et l'autre".*

Key words: *Maïssa Bey, French Algerian literature identity, differences between French and local cultures, colonization, post-colonization.*

La littérature algérienne de langue française est à la fois refusée par son public national, parce que cette littérature doit à la langue de l'Autre, et valorisée par le regard de l'autre dans des pays étrangers et particulièrement en France. Bien qu'il existe une riche littérature algérienne de langue arabe, la littérature algérienne de langue française est connue, lue, traduite et diffusée largement à l'étranger et notamment en France. Cette littérature se manifeste notamment par le genre romanesque dont le contenu remet en cause la société coloniale, les mœurs traditionnelles ou les contradictions actuelles de la guerre d'Indépendance et de la décolonisation.

Au milieu du XX^{ème} siècle, la description ethnographique et celle de la guerre d'indépendance sont les deux aspects essentiels qui constituent l'axe principal du roman algérien au milieu du siècle dernier. La littérature algérienne de langue française s'affirme à partir de 1945 et notamment 1950, où elle s'épanouit dans le genre romanesque.

Les écrivaines algériennes prennent une place considérable parmi leurs contemporains pour dire le destin de leur pays, celui des femmes algériennes et surtout leur appartenance à deux cultures. Assia Djébar, Malika Mokkeddem, Leïla Sebbar, Maïssa Bey, Nina Bouraoui sont parmi les plus connues. Née en 1936, Assia Djébar est la première féministe algérienne, historienne et romancière, qui ouvre le chemin à ses consœurs pour prendre la parole de libération en Algérie dans leur combat pour l'émancipation des femmes et leurs libertés. En 2005, Assia Djébar, première romancière française d'origine algérienne, occupe sa place sous la coupole de l'Académie Française.

Ainsi, Assia Djébar et ses consœurs Leïla Sabbar et Maïssa Bey, sont considérées les premières féministes algériennes. Toutes trois, nées dans des régions un peu éloignées de la capitale, sont attirées par la littérature française, et poursuivent le chemin de leurs pères en devenant professeur de littérature française.

Parmi celles-ci, malgré sa notoriété en France, seulement Maïssa Bey vit et travaille toujours en Algérie, au nom du respect de son père, car ce dernier a été tué en 1957 par les soldats français dans la maison familiale pendant la guerre d'Algérie (1954-1962).

C'est avec *La Soif*, publiée en 1958 qu'Assia Djébar, déjà révélée pendant la guerre d'Indépendance restera longtemps la seule écrivaine dans cette nouvelle littérature algérienne. Cet auteur poursuit ses écrits dans les années 1980 avec une œuvre capitale qui représente un véritable tournant pour cette jeune littérature *Femmes d'Alger dans leur appartement*.

A partir des années 1990, on témoigne d'une vraie explosion de l'écriture féminine. Pendant cette période de la littérature algérienne de langue française dont le thème se développe autour de la violence qui menace le quotidien des hommes et des femmes du pays se révèle tout particulièrement dans l'écriture de certaines écrivaines comme : Assia Djébar, Malika Mokaddem, Leïla Sabbar, Yasmina Khadra, Maïssa Bey et Nina Bouraoui.

L'écriture comme un couteau

Maïssa Bey devient l'une des grandes voix de la littérature algérienne au XXI^{ème} siècle, cette voix surgie pendant des années de violence qui ont frappée l'Algérie en 1990. Maïssa Bey se distingue par ses consœurs de sa tendance de la littérature de l'urgence. Elle s'inspire beaucoup des événements réels dont elle a témoigné.

En effet, l'horreur subit par son pays est toujours représentée chez elle par le travail remarquable de l'imaginaire. Dans ce contexte, comme Maïssa Bey, les écrivaines citées ci-dessus face à la hégémonie masculine, s'imposent par leurs

plumes, des armes tellement nécessaires pour se dévoiler. Maïssa Bey décrit ainsi ce phénomène social :

“Dans notre société, mais pas seulement dans la nôtre, l’acte d’écriture apparaît essentiellement non pas comme un acte de création mais surtout comme un acte délibéré de transgression, d’insubordination. Je veux, bien entendu, parler de l’écriture au féminin. C’est pour cela que je pourrais me présenter comme une faiseuse d’histoire, dans les deux sens du terme! Rupture du silence imposé, désir de se défaire du poids d’une identité elle aussi imposée par toutes sortes de contraintes morales et religieuses, car cela est étroitement imbriqué chez nous. On pourrait dire qu’il y a double transgression : oser dire, mais aussi, et cela est encore plus grave dans notre société, surtout pour une femme, oser se dire, se dévoiler”(Tabti, 2007 : 21).

Cette transgression s’inscrit dans un contexte d’extrême violence dans lequel l’écriture est considérée comme anodine mais surtout comme une « *réelle mise en danger* » qui doit être prise au premier degré. Ceci nous conduit à l’écriture de “l’urgence”, à la fois la réalité de la part de nombreux écrivains qui se sont sentis “acculés” dans l’écriture, qui est aussi devenue un piège dans lequel beaucoup refusent de se laisser enfermer(Tabti,2007: 21).

L’écriture, dont le but est de lutter contre le désespoir, se nourrit du réel. Toute l’œuvre de Maïssa Bey est profondément marquée par le contexte politique et social de son pays qu’elle témoigne. Cela dit, le thème féminin qui pourrait éloigner *a priori* du thème historique et politique de son pays natal est traité sous l’angle de l’expérience privée, dans le cadre privé d’une famille voire sous l’angle de l’appartenance sexuelle. On constate ainsi que dans l’univers de l’écriture de Maïssa Bey, le thème socio-politique et historique ainsi que le féminin sont étroitement liés. Par ce moyen, Maïssa Bey restitue par l’écriture “la densité et la profondeur d’une existence et d’un être au monde”, comme l’écrit Colette Valat(Valat,2009: 12).

En Turquie, bien que la littérature algérienne ne soit pas largement connue à part la traduction de quelques romans de Kateb Yacine (Necima) et d’Assia Djebar (Aşk ve Fantazy), nous avons eu le plaisir de recevoir Assia Djebar en mai 2007 et Maïssa Bey en avril 2009 à l’Université Galatasaray.

Ce présent travail se développe autour du récit *L’une et l’autre*, où Maïssa Bey parle de son origine familiale, sociale et historique. Ce petit récit est publié en 2009, c’est à dire juste avant le séjour de l’écrivaine à Istanbul. Dans le but de mieux aborder les caractéristiques de l’écriture de l’écrivaine, cette étude sera complétée par une partie de la conférence qu’elle a prononcé le 21 Avril 2009 à l’Université Galatasaray.

L’une et l’autre est le produit d’une conférence qui a été adressée à un public français. Lorsqu’on demande à Maïssa Bey de donner une conférence sur le thème de l’identité, dans le cadre de ce que l’on appelait “les rencontres du nouveau monde”, l’écrivaine part de son propre vécu pour illustrer la question de l’identité.

Regard croisé : l'une et l'autre

L'une et L'autre est un court texte autobiographique dans lequel Maïssa Bey s'interroge son identité nationale tout en remontant à sa généalogie et en racontant l'histoire de son pays inscrite dans son histoire personnelle. Elle parle de sa lignée paternelle, *Beni Ameur*, des cavaliers envahisseurs arabes venus au Maghreb vers le XI^{ème} siècle. C'est le début de l'arabisation du Maghreb. Alors que cet exode historique signifie le début de l'histoire de l'Algérie, l'arrivée de la flotte de l'armée française en 1830 au large d'Alger transforme entièrement le sort du pays jusqu'en 1962, date à laquelle l'Algérie reprend son indépendance mais sera condamnée à d'autres troubles sociaux qui se poursuivront quelques décennies plus tard. L'Algérie devient ainsi la charnière d'une double culture et d'une double langue.

Le signe de l'altérité, au début de *L'une et L'autre*, est souligné par un passage d'*Un barbare en Asie* d'Henri Michaux. Il s'agit d'un excellent texte, me semble-t-il, qui nous fait comprendre les différences entre les sexes, cultures, traditions et religions. Il nous fait également comprendre la difficulté de vivre des différentes espèces dans le même endroit d'une part, et d'autre part l'harmonie et l'entente nécessaire développées entre elles.

“Quand un cheval, pour la première fois, voit un singe, il l'observe. Il voit que le singe arrache les fleurs des arbustes, il les arrache méchamment (...) il voit que le singe mord les faibles. Il le voit gambader et jouer. Alors le cheval se fait une idée du singe: Il s'en fait une idée circonstanciée et il voit que, lui, cheval, est un tout autre être. Le singe, encore plus vite, remarque toutes les caractéristiques du cheval qui le rendent non seulement incapable de se suspendre aux branches des arbres, de tenir une banane entre ses pattes, mais en général incapable de faire toutes ces actions attrayantes que les singes savent faire. Tel est le premier stade de la connaissance. Mais ensuite, ils se rencontrent avec un certain plaisir. (...) Un cheval peut se sentir vivre beaucoup plus avec un singe qu'avec une dizaine de chevaux. Mais souvent la connaissance ne progresse pas avec le temps. On passe sur les différences. On s'en arrange. On s'entend” (Bey, 2009 : 9-10).

L'écrivaine, partant de ces différences entre deux espèces, parvient à établir un lien entre deux personnes, issues de différentes cultures, nationalités et religions obligées d'être citoyen du même pays. Comme on vient de lire la différence de l'apparence physique entre le singe et le cheval dans la citation ci-dessus; les différences, entre le sexe, la nationalité, la langue, la religion comme ils sont indiqués sur la carte d'identité, créent une altérité parmi les citoyens en Algérie.

Maïssa Bey cherche à définir dans son court ouvrage ses nombreuses appartenances, algérienne, musulmane, femme, pour expliquer la question de l'identité, tout simplement parce qu'elle appartient à une génération dont l'itinéraire est assez complexe. Puisque l'Algérie est colonisée pendant plus d'un siècle (1830-1962) par la France, la culture française s'impose sur la culture nationale. Ainsi, ces deux cultures : Orient et Occident cohabitent et se regardent. L'altérité est due à cette cohabitation culturelle dans cette société.

Celle-ci se fait sentir sur la génération née au milieu du XX^{ème} siècle, qui vit son enfance pendant la guerre de libération tandis qu'elle vit l'adolescence pendant la période d'indépendance et de décolonisation. Voilà pourquoi l'histoire personnelle de Maïssa Bey (née en 1950) est un chapitre de l'histoire de son pays et cette histoire est interrogée sans cesse dans ses écrits.

L'écrivaine prend le pseudonyme de Maïssa Bey pour se protéger car elle commence à écrire pendant les années 1990, dites "les années noires", où il ne fallait pas le faire écrire. Maïssa Bey restera très fière de son pseudonyme, accordé par sa mère qui voulait lui donner à sa naissance.

Le père de Maïssa Bey est professeur de français mais surtout un rebelle à l'égard de l'armée française. C'est lui cependant qui apprend le français à sa fille. L'écrivaine, dès son bas âge, vit dans la peau la contradiction entre la langue et la contradiction car elle est née dans un milieu où cohabitent deux langues, deux cultures, deux modes de vie. Elle va donc de l'une à l'autre tout naturellement. Mais le cas de son père est différent car le père de l'écrivaine est fils d'un paysan et issu d'une famille conservatrice et traditionnelle. Dans le milieu traditionnel, les écoles françaises sont refusées par les familles musulmanes. Le fait d'aller à l'école et d'apprendre le français est le signe de soumission et d'acceptation du fait colonial. Malgré cela son père décide d'y faire des études et plus tard il finit par épouser une jeune femme, issue d'une école française. Conformément aux traditions, il ne l'a vue que le jour des noces. A cette époque-là, les filles des familles musulmanes sont scolarisées jusqu'à l'âge de puberté puis doivent se voiler.

Bien que le père porte l'uniforme de soldat français, il n'était pas citoyen français car il a toujours refusé d'abandonner ses pratiques religieuses. Quant à sa fille, futur écrivaine, elle apprendra qu'elle ne sera pas française à l'âge de 10 ans lors de la lecture de la mention entre parenthèse sur la carte d'identité de son père : "indigène musulman, non naturalisé français".

Le destin historique de l'Algérie pousse Maïssa Bey à des recherches historiques pour aborder la question de l'identité. "C'est, malgré mon jeune âge, la colonisation qui m'a amenée à la prise de conscience identitaire, culturelle et même, je peux l'affirmer à présent, politique" (Bey, 2009: 37). L'écrivaine explique ce phénomène historique par la formule d'un sociologue Albert Memmi : "*le colonisé survit longtemps dans le décolonisé* ». (Bey, 2007 :37).

La première rencontre chez Maïssa Bey avec l'autre se fait dans la violence, au moment où son père fut exécuté par les soldats français et les cris de sa mère dans la maison dévastée par la force militaire de la colonisation. "Torture, exécution, injuste, les ennemis, les occupants" sont des mots qui symbolisent "l'autre" et ces mots reviennent très souvent à l'esprit de Maïssa Bey. Pour cette raison, contrairement à ses contemporain(e)s, Maïssa Bey refuse de prendre la nationalité française.

Mais la question de l'autre prendra de l'ampleur à l'école. L'une et l'autre se trouvent à l'école française en Algérie où se reproduisent les antagonismes sociaux, radicaux et identitaires.

L'enfant algérienne se distingue, de son identité "fille de fellegha", par ses camarades françaises. Les différences culturelles et coutumières font naître une différence entre l'une et l'autre. Chaque côté se force à apprendre la culture de l'autre pour mieux se comprendre durant la période de colonisation. C'est ainsi que Maïssa Bey dévore l'histoire algérienne.

Juste après l'Indépendance, la narratrice-héroïne, autrement dit l'écrivaine, est admise dans le lycée français d'Alger "*le plus couru et le plus fermé du pays*", définit ainsi l'écrivaine. Cette fois-ci, la jeune adolescente tente de se faire une place parmi les filles et les fils d'une nouvelle classe sociale de la post-indépendance. Les différences manifestent autrement à l'époque d'Indépendance et prendront un nouvel aspect à chaque décennie.

Dans cette école, l'héroïne rencontre par ailleurs une nouvelle réalité liée à son corps féminin ; être une femme, le sexe féminin appartient à "l'autre moitié du ciel" selon Tsé-Toung. Mais cette moitié, représentant ce sexe, subit des tortures et des humiliations depuis toujours. **Simone de Beauvoir l'appelle le "deuxième sexe" et un juif remercie, dans sa prière du matin, Dieu "de ne l'avoir pas fait femme"**(Bey, 2007: 44). Déjà ces deux exemples montrent que le sexe féminin est considéré comme une autre espèce que la race humaine.

Femme, arabe, algérienne sont trois identités qui font profondément partie de l'être de la narratrice. Or, la société algérienne n'accorde pas facilement une liberté aux femmes. Selon les traditions indigènes, les femmes restent derrière les murs et sont condamnées à être noyées dans l'épaisseur des interdits et du silence. Le corps féminin doit être caché du regard du sexe masculin. Les conditions sociales du pays font les femmes d'une autre espèce que l'être humain. De ce fait l'héroïne d'Assia Djebar appelle son mari "ennemi" dans *L'amour, la fantasia* et ceci dévoile bien cette altérité.

Cette situation est soulignée ainsi par Nina Bouraoui, écrivaine francophone, "les rues appartiennent aux hommes" a-t-elle écrit, dans *Garçon manqué* publié en 2000. Le temps de l'écriture correspondant aux années 1980.

Quelques décennies après l'Indépendance, la femme arabe algérienne dévoile une identité beaucoup plus libre. La tenue vestimentaire des femmes devient le symbole du combat des femmes et les mini-jupes symbolisent la liberté pour les femmes dans les rues d'Alger.

Ainsi, et c'est grâce à l'éducation des jeunes filles algériennes dans les écoles françaises en Algérie, les femmes soumises de l'époque de colonisation, prendront la parole de liberté après l'Indépendance. De nombreuses femmes se présentent aux manifestations pour mobiliser les autres contre l'intégrisme et le terrorisme pendant des mouvements qui ont ravagé l'Algérie des années 1990. C'est à ce moment que Maïssa Bey se manifestera par ses écrits.

L'usage du « je » et du « nous »

Par son écriture, Maïssa Bey va à la rencontre de l'autre, de toutes les autres. Ses récits se reposent sur des témoignages et sur ses vécus. Elle s'inspire du réel et le "je" utilisé devient ainsi l'objet des lignes de son texte.

Ce “je” permet aux lecteurs de connaître le “nous”. Ce “nous” dévoile toutes les différences liées à la langue, la nationalité, à la religion, au sexe, à la culture, à l’origine, à l’histoire et à l’ethnicité.

Le “nous” sert à poursuivre ses combats pour la liberté et l’émancipation des femmes, et notamment des femmes algériennes. Le « nous » ayant un poids historique, appartient aux femmes de sa génération et transmet les souvenirs de cette génération. Le « nous » devient l’autre sur sa terre natale car son identité est formée par les faits historiques : la colonisation, la guerre d’indépendance, l’indépendance, la décolonisation, les mouvements islamistes, la culture/déculturation entre les cultures orientales et occidentales. Ces plusieurs appartenances identitaires offrent aux femmes algériennes une immense richesse intellectuelle, pétrie par la solitude, la souffrance, le plaisir et la solidarité qu’elle trouve, puis l’humanité.

En guise de conclusion, une citation :

“A mon tour, j’écris. Et par l’écriture, je vais, lucidement, jusqu’au bout d’une exigence qui m’est à la fois coercitive et libératrice. Souffrance et plaisir. Je tente d’arracher au silence et à l’informe, la peur, toutes les peurs qui ne cessent de palpiter en moi, tous les doutes qui très souvent me submergent, quête inlassable, celle de tous les hommes à la recherche d’une main tendue, d’un partage, d’une fraternité et d’une altérité à recréer. Et, pour reprendre la belle formule d’Edouard Glissant, “vivre une altérité étoilée d’héritages et d’horizons”(Bey, 2009 :58-59).

Bibliographie

Bey M. 2009. *L'une et l'autre*, France, Editions de l’Aube.

Tabti, B.M. 2007, *Maïssa Bey l’écriture des silences*, Algérie, Editions du Tell.

Valat C. 2009, « la romancière algérienne maïssa bey » *Horizons Maghrébins- le droit à la mémoire*, no 60, pp.10-32, Toulouse, Presse Universitaire du Mirail.

Notes

* Ce travail est effectué avec le soutien du Centre de Projets des Recherches scientifiques de l’Université Galatasaray.